

NOTE D'INTENTION – RIEN N'EST MORT

Il y a quelques mois, je me suis retrouvé dans un cimetière pour un enterrement auquel je n'avais pas envie d'être. Je ne connaissais presque pas le défunt. Et pourtant, en l'espace d'une heure, j'ai entendu plusieurs versions radicalement opposées de sa vie : le cousin qui le voyait comme un résistant, la tante qui murmurait qu'il avait « fui quelque chose », une collègue qui lui prêtait un cœur en or, et un voisin persuadé qu'il était un sale con. Ça m'a marqué.

Je suis resté un temps devant sa tombe, après tout le monde. Et je me suis demandé :
Qu'est-ce qu'on enterre vraiment, quand quelqu'un meurt ?
Sa vie, ou ce qu'on a projeté dessus ?
Son histoire, ou notre besoin de croire à une version plus facile ?
C'est de là qu'est née *Rien n'est mort*. Une série courte, oui — mais tendue, grinçante, organique, comme une gifle douce, ou un fou rire au mauvais moment.

Ce qui m'intéresse, c'est « l'écart ».

L'écart entre ce qu'on dit, ce qu'on tait, ce qu'on pense entendre.
L'écart entre la mémoire officielle et les murmures de famille.
L'écart entre les vivants et les morts — ce dialogue impossible, où chacun parle pour lui, et prétend parler pour l'autre.
Dans la série, on suit cinq duos (ou monologues) qui viennent se confronter à une tombe.
Toujours la même.
Toujours filmée en plan fixe, sans tricher.
Et pourtant, chaque épisode révèle un nouveau pan, une nouvelle version, une nouvelle absurdité.

Pourquoi le format 5x2 minutes ?

Parce que deux minutes, c'est court — mais dans une vie, parfois c'est tout ce qu'on a :
Deux minutes pour dire adieu.
Deux minutes pour régler un compte.
Deux minutes pour réécrire une vérité.
Ce format m'impose un cadre qui me stimule : pas de gras, pas de détour. Une situation, une tension, un surgissement.
Et surtout, la possibilité de construire une narration en fragments, en creux, où l'accumulation crée le portrait, où chaque voix est subjective, bancale, sincère — et donc forcément suspecte.

Et pourquoi un nazi ?

Parce que le silence est parfois le plus gros mensonge.
Parce qu'on vit encore aujourd'hui avec des zones grises historiques, des familles qui ont préféré « ne pas poser de questions », et des figures ambiguës qu'on a transformées en héros sans jamais vraiment creuser.
Parce que la France a produit des collabos très élégants, très silencieux, très "propres sur eux", que la mort a sanctifiés.
Et parce que l'humour est une manière violente et salutaire de mettre les pieds dans la tombe et d'y remuer la poussière.
Je ne cherche pas à faire une satire politique frontale.
Mais plutôt à gratter les dorures d'une pierre tombale, pour voir ce qu'il y a dessous.

Une série simple dans sa forme, mais dérangeante dans ce qu'elle soulève.

Je m'inspire à la fois de la cruauté douce et absurde des frères Coen (*A Serious Man*) et du désespoir drôle de Bertrand Blier.

Un humour noir, absurde, parfois cruel — à la lisière du théâtre et de la confession involontaire.

J'aime les personnages en porte-à-faux, les dialogues où les silences pèsent plus que les mots, les contradictions humaines qui transpirent sans jamais être jugées.

Et j'aime l'idée qu'un homme puisse mourir cinq fois de cinq manières différentes.

Qu'au fond, ce qui nous lie, ce ne sont pas les vérités.

Mais les contradictions qu'on partage.

Sacha Arethura